

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 26, p. 130-136

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

Mon anonymat ne va pas sans intriguer beaucoup de monde, y compris et même, surtout, les gens qui ne sont pas curieux. Que voulez-vous ? puisque je ne suis qu'une transition entre un ancien chroniqueur officiel qui n'est plus et un nouveau chroniqueur officiel qui n'est pas encore, et, par ailleurs, le propre des bonnes transitions étant de disparaître le plus possible, pour cette fois-ci encore, je ne me ferai pas connaître. J'ai du reste bien autre chose à faire qu'à vous entretenir de ma personne qui vous intéresse certainement fort peu, sinon dans la mesure où elle s'efface pour laisser parler les faits. Je vous dirai donc que le dimanche 9 octobre nous eûmes le privilège d'entendre, au théâtre de Saint-Maurice, la belle conférence de Sa Grandeur Monseigneur Besson, sur « **L'Eglise et la Bible** ». Devant un très bel auditoire, au premier rang duquel avaient pris place S. G. Monseigneur Mariétan entouré des chanoines de l'Abbaye et de nombreux ecclésiastiques des environs, Mgr l'Evêque de Lausanne, Genève et Fribourg développa magistralement ce thème : l'Eglise, loin de cacher la Bible, comme on l'en accuse trop souvent, l'a, au contraire, toujours proposée aux méditations saintes et aux études sérieuses de ses fidèles. Si elle a pris parfois des mesures restrictives, ce

n'est qu'en vue d'éviter les abus qui peuvent naître d'une lecture des livres saints faite sans discernement. Sa Grandeur nous donna ainsi une belle leçon d'apologétique dans laquelle on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la documentation si complète, de l'argumentation rigoureuse, ou de la charité avec laquelle l'implacable logique des faits est opposée à l'adversaire, sans que les personnes en puissent être aucunement blessées.

La petite diversion apportée par cette conférence à la monotonie de notre vie de collègue, nous fut un encouragement à reprendre plus énergiquement notre travail jusqu'au mercredi 26 octobre, au soir duquel commençaient les exercices de la retraite. Nous eûmes une chaude alerte le matin même. Déjà nous savourions par la pensée et le désir le congé traditionnel de l'après-midi, lorsqu'une terrible nouvelle se répandit dans le Collège : la Commission cantonale est là pour la visite. Consternation ! Heureusement, ces Messieurs, respectueux des vénérables traditions, ne nous privèrent point de notre après-midi de vacances. Il pressèrent un peu les opérations et à 11 h. $\frac{1}{4}$ tout était terminé. A 6 h., M. l'abbé Boland, que nous connaissons déjà puisqu'il nous fit l'an passé une conférence sur la Chine, ouvrit la retraite en l'église de l'Abbaye. Je crois — qu'on me permette de le dire en toute humilité, puisque j'en suis convaincu — que nous avons tous fait une bonne retraite. Le mérite en revient évidemment pour une bonne part au Prédicateur qui a su nous prendre par notre bon côté : l'enthousiasme. M. l'abbé Boland connaît la jeunesse. Il sait qu'elle est étourdie et parfois légère, il n'ignore ni ses chutes, ni ses penchants mauvais. Mais il sait aussi, qu'elle a bon cœur et qu'on l'entraîne plus par l'enthousiasme que par la crainte. Aussi nous a-t-il appelés de tout son cœur d'apôtre à la conquête de notre âme et des âmes pour le Roi Jésus. Par un heureux concours de circonstances la clôture de la retraite coïncidait avec la fête du Christ-Roi ; nous eûmes ainsi l'occasion de célébrer avec des cœurs plus purs la Royauté de Jésus-Christ et nous pûmes Lui offrir comme présents nos bonnes résolutions de retraite.

Il y eut un Office pontifical le matin et, le soir, procession du Très Saint Sacrement à travers la ville. Cette procession nocturne avait lieu pour la première fois. C'était

très impressionnant : cette foule pressée qui acclamait le Christ-Roi, le long serpent des cierges, qui déroulait ses orbes lumineux à travers les rues silencieuses, et, par dessus tout, le recueillement et la piété de tous ces gens, appartenant à des classes très diverses, qui communiaient en un même amour envers l'Eucharistie !

Puis il y eut la Toussaint et le jour des morts ... Je ne vous parlerai pas des feuilles jaunies, ni des chrysanthèmes, ni des gémissements de la bourrasque dans les portes grinçantes de l'abbaye... c'est trop rebattu. Et pourtant le bel automne de cette année nous a valu des paysages exquis. Vous voyez-ça d'ici, vous, les anciens : la récréation de 5 h. quand le fœhn souffle, que le jour baisse, que la cime de l'Est est vraiment la Dent Noire, comme on l'appelait jadis, et qu'elle s'appuie sur l'arête des Planets, noire et or comme une peau de léopard, alors que de gros nuages, (selon l'expression d'un professeur qui, pour enseigner le b. a. ba de notre langue à de petits allemands n'en demeure pas moins sensible aux beautés de l'« otomne »,) pleurent sur le clocher de l'Abbaye.

Quoi ! un vrai temps pour la promenade aux châtaignes ! A la ferme de Cries, fanfare en tête, nous montâmes comme de coutume. Les châtaignes étaient brûlantes, Eugène de bonne humeur, le fromage et le vin délicieux. En faut-il davantage pour se croire, au moins pendant quelques minutes, les plus heureux des mortels ? Hélas, de tels mirages ne durent pas. Demandez, si je mens, à ces cinq petits qui occupent la moitié d'une table au réfectoire et crurent bon, en prenant chacun trois sardines, de venger sur ces pauvres êtres décapités, les méfaits de leurs concitoyens de la mer, les requins qui dévorèrent les naufragés du « Principesse Mafalda ». Malheureusement le plat était destiné à toute la table et il y eut cinq camarades sans sardines. La vengeance des Dieux fut prompte. Pluton n'eut pas à intervenir, car il fut devancé par le surveillant des petits. Enquête, jugement, sentence ! Et les cinq délinquants furent condamnés à regarder leurs cinq camarades mangeant chacun deux morceaux de gâteau. Ils furent stoïques. Ils déclarèrent que le châtiment ne les touchait point. Et cependant plus d'un retenait à peine au coin des yeux, une grosse larme. On m'a raconté, même, qu'un d'eux rêva de pâte feuilletée la nuit

suivante, et qu'on le trouva au petit jour, mordant ses draps à pleines dents. Par contre, à la « kneip » de l'Agaunia on ne mangea pas de gâteaux, ni en rêve, ni en réalité, mais on mangea de fort bonnes choses et l'on but de fort bon vin, le tout entrelardé de discours et de productions, dans lesquels on célébra de son mieux tout ce qu'il est convenable de célébrer à pareil jour. Je tiens d'un indiscret une petite histoire se rapportant à cette journée. Je la donne sous toutes réserves. Le nouveau comité désirait faire les choses en grand ; aussi la veille du grand jour décida-t-il d'inaugurer une nouvelle tradition : désormais, pour se rendre à la « kneip » de Monthey, les dignitaires revêtraient le « flauss » et l'on prendrait le drapeau. Les heureuses créatures du suffrage universel savouraient déjà le petit effet qu'ils feraient dans l'accueillante cité des bords de la Vièze lorsqu'ils traverseraient la ville, bottés de noir, gantés et culottés de blanc et la taille sanglée dans leurs vestons à brandebourgs. Le comité députa le président à la recherche des précieux uniformes. — Il y avait peut-être des boutons à recoudre, des taches à faire disparaître, que sais-je ? Il faut tout prévoir. — Mais bientôt le pauvre mandataire revenait « Petit Jean comme ... il y a deux ans » vous savez dans les « **Plaideurs** ». Point de drapeau, point de gants, point de « flauss », plus de bottes ! Désespoir ! On interroge ; on accuse ; on se défend ; enfin tout s'explique. Durant les vacances le comité sortant avait chargé les membres jurassiens de l'Agaunia, de représenter la section à la fête de la **Jurassia** qui eut lieu à Boncourt. Nos amis avaient donc pris avec eux les insignes authentiques de la Société. Tout était parfait jusque là. Mais il paraît que le soir ces Messieurs étaient légèrement « fatigués ». Que voulez-vous ? ce n'est pas tous les jours fête ! On réussit tant bien que mal à faire un paquet du tout. Chacun y mit du sien. Mais quand vint le moment de mettre l'adresse chacun se récusa. Paul ayant donné cette mission à Laurent qui la transmis à André lequel s'en déchargea sur Lucien, elle échoua, après avoir encore été confiée successivement à Victor et à Gaston, sur un autre Paul, (vous savez Bonaventure, celui que les diables étranglaient dans la pièce de St-Bernard). Diable, quand on est revenu du ciel, on est consciencieux. Notre homme se prit à réfléchir : « Si je mets cette adresse ce soir, se

dit-il, je ne sais trop où le paquet ira. A Saint-Moritz ?... passe encore ! Mais, peut-être, à l'Ile Maurice ?... alors çà, c'est vraiment trop loin ! »

Pour ne point endosser une responsabilité pareille Paul préféra ne rien faire et abandonna le paquet à son triste sort.

Le lendemain on ne savait plus très bien comment la fête avait fini et c'est pourquoi personne ne s'inquiéta de l'« Epave ».

« Mais tout cela c'est de l'histoire ancienne s'écrie brusquement le fuchs-major. Ne cherchons pas les responsabilités pour l'instant, visons au plus pressé. Il nous faut à tout prix les « flauss » et le drapeau pour aller à Monthey. Télégraphions ! »

Après plusieurs dépêches infructueuses on finit par savoir que le précieux dépôt avait échoué à Porrentruy. — « Envoyez par colis-express ! » — « Entendu ! »

Là-dessus on alla se coucher, non sans une certaine angoisse. Il paraît que le secrétaire rêva tout haut: « Anne, ma sœur Anne ne vois-tu rien venir ? » Enfin le jeudi matin Besse apporte un volumineux paquet à l'adresse de M. le Président. On se précipite, on coupe les ficelles, en arrache le papier.

Hélas ! il n'y avait que la hampe du drapeau. Le reste fut trouvé plus tard. Il fallait renoncer au brillant défilé dans les rues de Monthey. Le Cantor proposa bien à défaut d'autre chose, de prendre au moins la hampe. Mais sa proposition n'eut qu'un médiocre succès. Et l'on se résigna.

J'allais oublier de vous dire que l'on fêta en temps et lieux opportuns MM. les Chanoines Grandjean, Voirol, Henry et M. le Professeur Charles Matt.

A l'occasion de la fête de M. Martin Henry, ses élèves de Principes B, composèrent eux-mêmes un petit compliment dont je vous livre la péroraison :

« S. Martin autrefois partagea son manteau et en donna la moitié à un pauvre. Vos petits ont aussi partagé leur argent de poche pour le donner à un missionnaire qui achètera un petit chinois, le baptisera et l'appellera comme vous ».

Ces braves petits avaient donc projeté l'achat d'un petit chinois. Et Pierre se réjouissait de recevoir de Chine,

dans une caisse bien capitonnée, un petit enfant aux yeux bridés que lui et ses camarades présenteraient à leur maître le matin de sa fête. Il voyait déjà la surprise du Professeur ouvrant la caisse mystérieuse. Ce fut une terrible désillusion quand ses camarades lui eurent expliqué en quoi consistait un achat de ce genre.

Je sais que vous aimez les histoires aussi, permettez-moi de vous en raconter encore deux, puis je vous laisserai la paix pour aujourd'hui.

LA PREMIERE :

Décors : une classe de catéchisme en Principes.

Le Professeur : Voyons, mes enfants, quand Notre-Seigneur est-il mort ?

Tous : — Le vendredi-saint sur la croix.

Le Professeur : — Dans quelle ville a-t-il été crucifié ?

Tous : — A Jérusalem.

Pierre, convaincu : — Oh ! ben Msieu, il a dû avoir un bel enterrement !

LA SECONDE :

I^{er} Acte. Décors : un corridor sombre, un soir orageux.

Un Papa justement courroucé administre à son fils, que des réprimandes et des monitions réitérées, n'ont pas réussi à faire changer de conduite ni à faire travailler davantage, une correction méritée. Les coups résonnent sourdement et le pauvre garçon, — un humaniste, s'il vous plaît, et le plus gros élève du Collège, — gémit doulousement sous la férule.

« Espérons que la leçon sera profitable », conclut, en quittant le Papa, un surveillant, qui, si à ses heures il enfourche Pégase, est en tout temps à cheval sur la discipline.

A souper, Armand a les yeux bien rouges. Il essaye de quêter un regard de miséricorde auprès des autorités qui mangent en silence, sur leur estrade. C'est en vain. De guerre lasse, il fixe le fond de son assiette et s'abandonne à de sombres pensées.

II^{me} Acte. Décors : le dortoir.

Le surveillant qui a fermé les robinets du lavoir, visité

les coins et recoins du dortoir, rentre dans sa cellule. Heureux du devoir accompli, il s'apprête à jouir d'un repos vraiment bien gagné. Il achève ses dévotions. Quand on a charge d'âmes il y a toujours des intentions spéciales à recommander au ciel, avant de se coucher. On est bien tenté parfois de raccourcir un peu la litanie, c'est si dur de prier lorsqu'on tombe de sommeil. Et pourtant, le devoir avant tout ! Enfin ce soir-là, la conscience tranquille, le dit surveillant se couche. Il touche au terme bienheureux de sa rude journée. Il étend le bras vers l'interrupteur ; dernier effort, et puis ce sera le repos ! Un bruit sec la nuit !

Ah ! mais pas du tout ! « qu'est-ce que c'est que-ça ? » dirait Rostand. Une lumière sourde monte de la cellule voisine, justement celle du pauvre humaniste meurtri, et dessine des ombres fantastiques au plafond. Bravade ! Rébellion ! Et aussitôt tout le code des sanctions applicables en pareil cas assaille le représentant de l'autorité. Il n'y a pas de temps à perdre. Il faut agir. En un tourne main, le surveillant est debout, habillé, à la porte du rebelle. Il entre.

Flagrant délit ! Armand est plongé dans la lecture d'un livre. Le surveillant approche. L'autre ne bouge pas ; d'une main il projette la lumière d'une lampe électrique sur un livre qu'il serre fortement de l'autre, et, entre-deux, il dort profondément.

Indigné, le surveillant saisit le livre. O, cieux ! « Andromaque » ! Et qui plus est, ouvert sur les vers que voici :

Le croirai-je, Seigneur, qu'un reste de tendresse
Vous fasse ici chercher une triste princesse ?
Ou ne dois-je imputer qu'à votre seul devoir
L'heureux empressement qui vous porte à me voir ?

Acte II, Sc. II.

« Ces bougres de classiques, ils ont quand-même tout dit » ! bougonne le surveillant en se recouchant.

L'affaire n'eut pas d'autre suite.

Le chroniqueur.